

D'une main hésitante il toucha la couverture de l'agenda. Cette année, tout allait changer. Il lissa les fines pages avec soin, prenant garde de ne pas casser la reliure du petit livre.

Ses ongles étaient noirs d'un mélange d'huile et de terre. Fronçant les sourcils, il serra ses deux gros poings rougeâtres ; ses articulations blanches saillaient sous la peau. Là, sur la table, tous les jours de l'année à venir étaient à portée de main. Le silence l'enveloppa, aussi oppressant qu'un linceul.

Il s'imagina poser tendrement les mains sur son cou et fit craquer les jointures de ses doigts. L'espace d'une seconde, l'idée de la tenir ainsi à sa merci fut trop violente, il en chassa l'image. Elle devint douce et tendre. Il caressait son visage consentant.

Au cours des dernières semaines, il avait compris pourquoi il s'y était mal pris, pourquoi elle s'était toujours détournée de lui. Ce n'était pas qu'elle se trouvât trop bien pour lui. Pas du tout. C'était seulement que pendant trop d'années il était resté sur la touche à l'attendre. Comme un idiot, il avait oublié que la patience n'est jamais récompensée. Qu'il n'y a pas de salut pour les seconds couteaux. Mais à présent il savait. Il savait enfin.

Une seule chose lui importait : la conquérir. On n'obtient jamais rien en restant dans la foule à regarder.

Il avait attendu trop longtemps.

Il lui faudrait agir sans tarder. Il tourna les pages vierges de la nouvelle année. Il allait décider d'une date.

1

Elle alla à la porte et resta à l'écoute : l'année s'achevait.

La mer était encore haute, impétueuse dans le lointain. Il lui sembla entendre une voix, la voix étouffée de l'eau qui s'engouffre dans les ténèbres de Chesil Bank. Tapie derrière la dernière colline avant la côte, la ferme de Paul Scott ressemblait à un corps sombre couché sur le flanc. Elle devina dans le noir le jardin tout en longueur, la lisière d'arbres nus, l'ombre des branches.

Ève attendit sur le seuil.

En contrebas, des sifflements envahissaient l'obscurité, on entendait des coups. À trois kilomètres de là, dans le village, le chien du bureau de poste aboyait, affolé par ce tintamarre inhabituel. Des fantômes hurlaient à travers la nuit. Juchée au faite de la colline, scrutant le noir, Ève comprit que ces voix chassaient l'année écoulée. Elle avait oublié cette coutume...

Elle laissa échapper entre ses dents un sifflement qui, dans l'air glacé, sembla se transformer en une nuée d'insectes. Le vent remonta le long de la colline, franchit la haie d'arbres qui bordait le jardin, tenant en son sein les bruits venus du village, et couvrit sa mélodie.

Elle perdit patience.

— Allez ! lança-t-elle. Je t'attends, et je gèle.

Jusqu'à minuit moins dix, elle avait joué aux cartes avec son père. La table de la cuisine en était encombrée, il les avait jetées quand il avait compris qu'il ne pouvait plus gagner. La cuisine était une douce oasis, un cercle de lumière onctueuse dans l'obscurité. La chaudière à mazout, dont l'horloge émaillée était usée, ponctuait le temps de son tic-tac. Les minutes s'égrenaient méthodiquement le long des tuyaux ronflant derrière le mur. Elle recula pour mieux écouter si son père était là, mais il n'y avait personne près de la porte.

C'était chaque jour un nouveau jeu, plus horrible que le précédent.

Cela avait commencé environ un an plus tôt. Son père, à la retraite depuis six ans de son poste d'enseignant dans un collège, s'était mis à se lever la nuit dans la maison qu'ils partageaient.

Quand elle descendait le matin, elle découvrait d'étranges puzzles. Par exemple, des verres de différentes tailles alignés sur l'évier de la cuisine, chacun rempli d'une quantité plus ou moins grande de lait ou de jus de fruits, ou des paires de chaussettes disposées à la queue leu leu sur le sol, ou encore des journaux coupés en morceaux et empilés soigneusement sur la table. Il arrivait que l'absurdité de ces tableaux la fasse rire. Elle se souvenait du matin où tous deux étaient restés sur le seuil de la cuisine à admirer une sculpture en farine, parfaitement réalisée. Ils s'étaient alors regardés, aussi étonnés l'un que l'autre. Il n'avait qu'un vague souvenir d'avoir fait cela et, lorsqu'il s'était frotté le front d'exaspération, elle lui avait tapoté le bras.

— Tu as la tête qui débloque, avait-elle dit ; et pire encore, quand ils s'étaient avancés pour nettoyer : Eh ! papa, tu deviens un peu toqué en vieillissant...

Aujourd'hui, le souvenir de ces remarques la mettait mal à l'aise. Elles n'avaient absolument rien de drôle. Elles avaient préfiguré l'avenir avec autant d'acuité qu'un voyant aurait pu le faire.

Au printemps de cette année, il avait commencé à s'accrocher avec elle à propos de la date. Il lui faisait une scène pour un rien : une émission de télévision, ce qu'elle portait, ou simplement s'il n'arrivait pas à trouver ses propres vêtements.

Ce n'est sans doute qu'en juin – elle essayait de se rappeler la date exacte – qu'elle en avait parlé pour la première fois au médecin. Le diagnostic avait été rapide.

Elle se revoyait dans la salle de consultation de l'hôpital.

— Ça a été si soudain, s'était-elle écriée alors qu'elle pouvait apercevoir au-dehors son père à travers le carreau vitré.

Il était assis bien droit, les mains crispées étaient le seul signe de sa confusion intérieure.

— L'année dernière il allait bien, parfaitement bien...

Le médecin s'était montré compatissant. Il ne lui avait donné aucun conseil pratique, pas de conseils pour la nuit, pour les matinées de désordre, ou pour ces soirs où son père devenait si agressif qu'elle sentait son souffle lui griffer le visage. C'est ça, compatissant.

En fait, elle avait trouvé le médecin plutôt attirant. Blond, dans les quarante-cinq ans, de style classique, le sourire bon et franc. Lorsqu'il s'était penché vers elle, elle avait légèrement rougi. Elle avait remarqué ses ongles très soignés, ses doigts pâles, des mains sensibles dont elle avait délibérément détourné les yeux.

— Cela peut continuer de très nombreuses années, avait-il dit d'une voix modulée, sortie des meilleures écoles privées. Dans le cas de votre père, c'est apparu

rapidement. Peut-être y aura-t-il une aggravation rapide et une mort rapide, mais personne ne peut le dire avec certitude.

Leurs regards s'étaient croisés, elle avait souri et réprimé un désir soudain et irraisonné de l'embrasser entre ses yeux humides de saint-bernard. Elle aurait aussi bien pu le gifler juste là, sur sa joue douce de bébé. Elle avait eu envie de faire quelque chose pour attirer son attention.

— Je ne suis pas une garde-malade professionnelle, voyez-vous? Je ne sais pas faire ça. Il se trouve simplement que j'habite la même maison que mon père.

À côté de lui, elle vit la pile bien rangée des dossiers, d'autres malades attendaient sa décision, le verdict dont leur vie dépendait.

Son père et elle étaient sortis de l'hôpital bras dessus bras dessous. C'était un homme grand et imposant qui l'avait toujours protégée et dominée. Pour se rendre à la voiture ils avaient longé un massif de très jolies roses, jaunes et odorantes. Le soleil brillait. C'était une magnifique journée de printemps et, quelque part entre les roses et la voiture, elle avait lâché le bras de son père et avait pris la main d'un enfant.

Aujourd'hui, sept mois plus tard, son père allait sensiblement plus mal. C'était devenu un étranger. Autrefois, et même du temps de son père, la médecine aurait appelé cette maladie d'un nom différent, plus cruel, plus succinct. Ces grandes citadelles victoriennes de brique rouge lui auraient d'emblée collé une étiquette bien propre. Pas question alors de discours brumeux sur une quelconque déficience neurologique, ils auraient utilisé un nom que la famille aurait pu saisir. Aliénation mentale, folie, quelque chose de simple et de solide qui est satisfaisant pour l'esprit, quelque chose d'inébranlable,

quelque chose à la fois de plus dur et de plus facile à entendre.

L'étiquette apposée sur le dossier de son père à l'hôpital faisait paraître la maladie propre et nette. Tout ce qu'en fait elle n'était pas.

La maladie d'Alzheimer l'avait pris en embuscade, tel un bandit dans les rochers, un voleur de grand chemin brandissant son pistolet sur le sentier de l'âge. La bête avait ouvert la bouche et l'avait avalé. Sans effort. Il vivait dans son ventre, tel Jonas appelant à l'aide.

À soixante-six ans, son père était loin d'être vieux et mordait la vie à pleines dents, comme il l'avait toujours fait. Il mesurait un mètre quatre-vingt-sept et était puissamment bâti. Ses mains, très grandes et couvertes de taches de rousseur, auraient pu l'écraser facilement. Son visage était aplati, large et plutôt fruste, un peu comme celui d'un boxeur, avec des sourcils épais surmontant de grands yeux verts. Ses cheveux, jadis roux vif, étaient aujourd'hui d'un jaune passé. Sa voix allait de pair avec sa carrure, c'était une voix qui vous emplissait d'une peur coupable, une voix d'adjutant. Il continuait à se tenir très droit et sa démarche n'avait rien d'hésitant. Pourtant, à l'intérieur de ce grand corps vivait un bébé furieux, violent et hébété.

Cette nuit-là, peu de temps avant minuit, il avait quitté la table de jeu de manière impromptue. Il avait pris le pot de chrysanthèmes, un morceau de charbon dans le seau, une tranche de pain, et de l'argent qui tintait au fond de la poche de son pantalon. Pendant une minute, il s'était cogné contre les murs de l'entrée.

— Eh ! toi, là, laisse-moi sortir. Il faut que j'aille présenter mes vœux. Où sont les clefs ?

Elle avait appris qu'il valait mieux ne pas le contrarier quand il était dans cet état de surexcitation, aussi

avait-elle pris la clef sur la corniche du haut, sa nouvelle cachette, et ouvert la porte.

Ève alluma la radio.

Malgré les parasites qui brouillaient la diffusion, elle entendit le carillon de Big Ben retransmis depuis Londres par la station locale. Pour quelque raison insondable, elle éteignit la lumière et écouta avec concentration. Le son, sinistre et majestueux, se fit plus clair. C'était le quatrième ou cinquième coup de l'horloge.

Il était presque minuit.

Ève porta la main à sa gorge et à cette seconde même la panique l'assaillit, la terrassa. Elle dut ouvrir la porte et se pencher à l'extérieur pour respirer normalement. C'est toute l'année passée que dégorgeait l'horloge. Tout ce temps qui s'en allait : mars, août, décembre. La sécheresse du printemps, les parterres de fleurs du jardin qui tournaient au gris quand la craie remontait à la surface du sol, les brouettes dans le champ qui commençait à éclore. Et puis ces pluies diluviennes à Pâques, le gel en mai, la chaleur en mai, leur voyage à l'île de Brownsea, la mer grise d'écume, la mer bleu électrique par un jour ensoleillé de novembre.

Toutes ces journées.

Son père n'avait jamais été son ami. Son père n'avait jamais été papa, il n'y avait jamais eu entre eux quoi que ce soit y ressemblant de près ou de loin. Ils avaient vécu côte à côte pendant plus de trente ans, dans la même maison, mais cela ne voulait pas dire qu'il y avait une quelconque affection dans leur relation. Cela avait plutôt été comme une trêve de trente ans sur fond de guerre. Trente années passées à donner des coups de bec et à marquer des points. Ils étaient deux combattants intelligents, trop fatigués pour se battre vraiment. Cette situation avait bien sûr quelque chose de confortable. Ils se

connaissaient, pouvaient se faire rire, mais ils ne partageaient aucun secret, aucune intimité, ne montraient jamais la moindre de leurs faiblesses à l'autre. Ève était devenue une adulte sérieuse avant l'âge, apprenant à singer les sourires sardoniques de son père, la manière qu'il avait de critiquer les autres avec une incroyable dureté.

Lorsqu'elle était partie au collège, elle s'était progressivement affranchie de son joug. Elle s'était épanouie en s'amusant et une partie de sa personnalité, qu'elle avait toujours considérée comme proche de celle de sa mère, avait grandi hors de l'influence de son père.

Cette année, en l'observant, en voyant ses boucliers tomber un à un, ses larmes pour la première fois, essayant de trouver un endroit où mettre cet inconnu désagréable, embarrassant et désemparé qu'il était devenu, elle avait été prise d'un vertige, comme dans un monde de miroirs déformants et de sentiers tournoyants. Prise dans le tourbillon des mois, elle avait essayé de tenir le cap et, bizarrement, elle s'aperçut qu'elle avait plutôt bien réussi.

Toutes les journées de l'année.

Toutes ces couleurs et ces ombres s'échappant violemment de l'horloge. Toutes ces journées perdues. Cette nuit de juillet où elle avait ouvert la fenêtre : la chaude moisson avait fait irruption dans la maison, avec ses blonds épis rayant une curieuse pénombre qui n'avait rien à voir avec l'obscurité... Tous ces moments, évanouis à jamais, qui s'écoulaient de l'horloge comme du sang.

Toute l'année elle était allée à l'école, dans la classe où elle enseignait à trente-deux petits élèves de six ans. Elle les avait vus tourner leurs visages vers elle, assis par terre en tailleur, tandis qu'elle faisait l'appel. Elle avait

perçu leur foi absolue en elle, en son rôle de gardienne de la loi et de l'ordre. Peu importait la farce grotesque qu'elle venait de quitter chez elle. Ici, elle était la femme qui en savait plus que leurs mères, le Premier ministre et le curé réunis. Pour eux, elle était « Mlle Ridges », l'infaillible Mlle Ridges qui en savait juste un tout petit peu moins que Dieu et qui était infiniment plus puissante que lui. Il lui arrivait pourtant de Lui demander en pensée : « Laisse-moi m'asseoir, viens ici à ma place. Moi, j'ai la tête qui tourne... »

Elle avait tenu toute l'année, avait plaisanté à propos de son père dans la salle des professeurs et avait accepté de l'aide quand elle le pouvait. Elle l'avait placé dans un centre de jour une fois par semaine, avec l'espoir d'un changement. Elle espérait toujours sortir de la spirale de la maladie, se réveiller peut-être, et s'apercevoir que ce n'était qu'un mauvais rêve. Elle avait dérobé par-ci par-là quelques demi-heures pour aller au pub et se plaindre à Sarah devant un café ou un gin tonic. Elle avait ri et s'était un peu emportée. Elle avait parlé au médecin, celui de la consultation. La main sur le téléphone, elle avait plusieurs fois été sur le point d'appeler un groupe d'assistance, mais, gardant l'espoir d'un miracle, n'avait jamais fait le numéro. Peut-être qu'un jour, un chevalier sur sa blanche monture arriverait au galop dans la nuit et emmènerait son père avec lui. Ce n'était pas elle qu'elle voulait qu'il enlève... oh ! non, ses fantasmes étaient bien plus terre à terre. Pourvu seulement qu'il emmène Père. Sarah avait éclaté de rire en entendant cela.

Alors, dans l'obscurité de cette fin d'année, Ève porta les mains à son visage, la pièce lui parut s'incliner, et en une seconde elle pressentit que quelque chose allait arriver, un changement incommensurable, une chose terrible que précédait son ombre menaçante.